

sol qui ne leur rapporte guère plus que la semence et qui, exploité d'une autre façon, les ferait vivre plus aisément et avec moins, beaucoup moins de travail.

La seule opération difficile dans l'élevage du mouton c'est l'agnelage et les premières semaines de l'existence. Ce temps passé, il coûte peu et rapporte assez.

La production du mouton est à peine assez suffisante pour la consommation locale dans cette partie de la province. C'est une anomalie ; on devrait en produire pour l'exportation, car il n'y a pas de limite à la demande de cette viande sur le marché anglais.

Si nous voulons sortir de l'ornière, il faut faire quelque choix. Citons aux cultivateurs des terrains montaux, montagneux à changer leur *modus operandi*. Mettons-les en état de faire des pâturages et de s'adonner spécialement à l'élevage du mouton. Qui est-ce qui commence ?

J. A. COUTURE.

Cinq cent cinquante-et-une têtes de bétail ont été mises la semaine dernière à bord du " Linda " dans le port de Québec, qui est parti pour Newcastle, Angleterre.

Les animaux sont de races Hereford et Durham, et sont tous en bonne condition.

Quel est le Canadien-français qui a vendu une tête de ce bétail ? Qu'il se nomme et nous lui décernons une récompense.

Le fumier de ferme

Dans une assemblée de cultivateurs flamands, on demandait un jour à un fermier, renommé par son habileté, quel était, selon lui, la condition principale d'une bonne et riche culture. Du fient, répondit-il, du fient et encore du fient.

Ce brave homme était dans le vrai. C'est le fumier qui est le pivot de toute bonne agriculture. Avec du fumier, en quantité suffisante, rien n'est impossible au cultivateur ; il n'y a plus de mauvaises terres. Quelque important que soit le rôle du guano, des nitrates de soude et de potasse, des sels ammoniacaux, des phosphates et des superphosphates, des engrais artificiels ou commerciaux en un mot, le fumier de ferme n'en tient pas moins le premier rang parmi les substances fertilisantes, rang que probablement il conservera toujours.

Outre l'azote, le guano fournit aux plantes des phosphates en quantité assez considérable ; les nitrates leur apportent à la fois l'azote de leur acide nutritif, et la soude et la potasse qu'ils renferment à l'état de combinaison avec cet acide. Outre les phosphates, le noir animal leur donne une certaine proportion de principes azotés. Mais c'est seulement dans le fumier de ferme que l'on trouve réunis tous les éléments nécessaires à la végétation ; il contient à la fois l'azote, les phosphates, la chaux, la potasse, la soude, le soufre et enfin l'humus, si nécessaire aux plantes qui y puisent la plus grande partie de leur carbone.

On peut en abuser jusqu'à un certain point en s'en

servant pour faire produire au sol des récoltes qui ne lui rendent que peu de chose ; mais comme il se décompose bien moins rapidement que les engrais commerciaux, comme son action dans la terre est beaucoup plus durable, par conséquent, comme enfin il l'enrichit d'une forte proportion d'humus, il est impossible de le faire servir à la détérioration du sol, auquel, quoi qu'on puisse faire, il laissera toujours une certaine richesse après la récolte. En admettant même qu'on en pût abuser, il faudrait pour cela trouver à en acheter de grandes quantités, ce qui est rare. Aussi le besoin qu'en ont les cultivateurs les force-t-il de recourir souvent aux récoltes fourragères, qui améliorent déjà le sol par le seul fait de leur végétation, tout en fournissant de nouveaux éléments de fertilisation.

Malheureusement quoiqu'ils sentent vivement la nécessité de fabriquer le plus de fumier possible, les cultivateurs apportent trop souvent une impardonnable négligence aux soins qu'ils lui donnent une fois qu'il est fait. S'ils avaient acheté un sac de guano pour trente-six ou trente-huit francs, ils le placeraient dans un endroit sain et auraient grand soin de n'en rien perdre, parce qu'ils sauraient que chaque kilogramme leur revient à trente-six ou trente-huit centimes. Ils ne le mettraient pas dans un coin humide, de peur de faire détériorer l'engrais ou pourrir le sac. Pourquoi donc ne donnent-ils pas les mêmes soins à leur fumier de ferme, plus précieux encore que le guano ? Pourquoi le jettent-ils devant la porte des écuries, sans se donner la peine de le ranger en tas réguliers, et le laissent-ils laver dessus et dessous par l'égout des toits et par toutes les eaux des cours ? Pourquoi laissent-ils perdre dans les fossés des chemins les eaux qui en découlent, et qui en emportent les parties les plus précieuses ? Il ne faut pas une pluie bien prolongée pour enlever à un tas de fumier, de grosseur raisonnable, des principes fertilisants en quantité égale à celle que renferment plusieurs sacs de guano ; car, le plus souvent, toutes les eaux de la cour et des toits se donnent rendez-vous autour du fumier, et ne s'écoulent dans les chemins que noircies par les parties les plus solubles et les plus précieuses de l'engrais. Il serait si facile pourtant de prévenir cette déperdition ! Il ne faudrait pour cela qu'élever une petite digue en terre tout autour du tas, et creuser, dans la partie la plus basse de l'aire à fumier, une petite fosse que l'on recouvrirait de planches, et qui recevrait le jus lavé par la petite quantité de pluie tombée directement sur le tas. La dépense n'atteindrait que bien rarement les trente-huit francs que coûtent un sac de guano.

Mais coupons court à nos lamentations, qui n'auraient sans doute pas plus d'effet que celles que, de tout temps, ont fait entendre nos prédécesseurs. Il vaut mieux, ce nous semble, donner sur le traitement des fumiers quelques indications, puisées tant dans les meilleurs auteurs que dans notre propre expérience.

Le profil général de l'aire à fumier doit être horizontal et non en pente, comme il arrive trop souvent. Le mieux, selon nous, est de la construire au niveau du sol environnant. Le fond doit être brocaillé avec soin ou pavé, afin que les voitures puissent entrer, sortir et circuler sans